



Parabole

REVUE BIBLIQUE POPULAIRE • PUBLICATION **SOCABI**

MARS 2019 • VOL XXXV N°1



YESHOUA



DOSSIER

Jésus et les judaïsmes de son temps



CHRONIQUE

Jonathan GUILBAULT



RENCONTRE

Rabbin Avi FINEGOLD

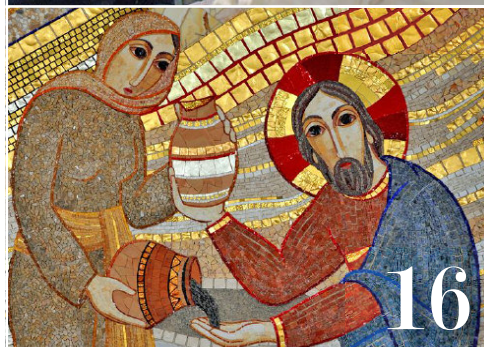
Vous pouvez lire
les numéros précédents
www.socabi.org/parabole



04



10



16



19



22

YESHOUA

03 AVANT-PROPOS

Yeshoua
Francis DAOUST

DOSSIER

Jésus et les judaïsmes
de son temps

04 *Les pharisiens du temps de Jésus :
Bons ou mauvais garçons?*
Gérald CARON

07 *Les sadducéens, ces oiseaux rares*
Francis DAOUST

10 *Jésus et les esséniens selon J. P. Meier*
Jean DUHAIME

13 *Jésus, un Juif dérangeant*
Christiane CLOUTIER DUPUIS

16 *Entre identité et altérité :
juifs et samaritains au tournant
de l'ère chrétienne*
Jonathan BOURGEL

19 **ENTREVUE**
« Il faut aller là où sont les gens »
Avi FINEGOLD, le rabbin ninja
de la torah,
François GLOUTNAY

21 **PISTES DE RÉFLEXION**
Francine VINCENT
Geneviève BOUCHER

22 **SUR UN RAYON
PRÈS DE CHEZ VOUS**
Jonathan GUILBAULT

23 **LE SOCABIEN**

25 *Depuis ce matin-là*
Jacques GAUTHIER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Timothy SCOTT, c.s.b.
Vice-présidente : Christiane CLOUTIER-DUPUIS
Secrétaire et trésorier : Jean GROU
Évêque ponens : Mgr Paul-André DUROCHER
Administrateurs : André BEAUCHAMP,
Yves GUILLEMETTE *ptre*, Clément VIGNEAULT

DIRECTEUR GÉNÉRAL

Francis DAOUST

COMITÉ DE RÉDACTION

Patrice BERGERON, Geneviève BOUCHER,
Francis DAOUST, Yves GUILLEMETTE *ptre*,
Francine VINCENT

COLLABORATION À CE NUMÉRO

Geneviève BOUCHER, Jonathan BOURGEL,
Gérald CARON, Christiane CLOUTIER-DUPUIS,
Francis DAOUST, Jean DUHAIME, Avi FINEGOLD,
Jacques GAUTHIER, François GLOUTNAY,
Jonathan GUILBAULT, Francine VINCENT

RELECTEUR

Jean GROU

CONCEPTION GRAPHIQUE

Fabiola ROY

ISSN 2291-2428 (En ligne)

PUBLICITÉ ET ABONNEMENTS

Vous aimez la revue?
Contribuez à sa diffusion

Société catholique de la Bible
2000 rue Sherbrooke Ouest, Montréal
(Québec) H3H 1G4

Francis DAOUST • (514) 677-5431

directeur@socabi.org

**Vos commentaires
sont les bienvenus**
Merci!

Abonnement en ligne
GRATUIT

Prochain numéro

Juin • Profiter de la vie

AVANT-PROPOS

03
.....
25

YESHOUA

Francis DAOUST

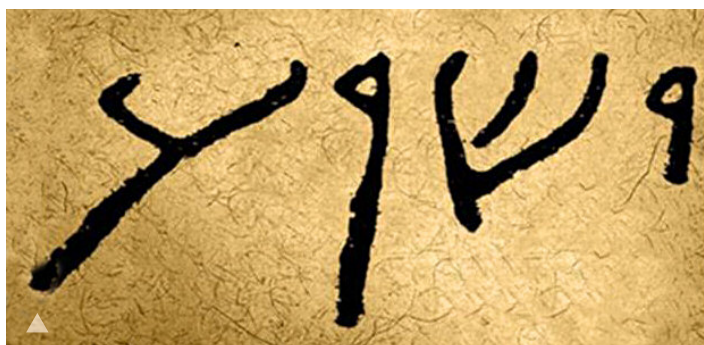
Directeur général de la Société catholique de la Bible (SOCABI)

Jésus était juif. Voilà un fait bien connu. Mais nous ne prenons peut-être pas toujours en considération tout ce que cela implique. Son appartenance au judaïsme signifie en effet qu'il adhérerait pleinement aux principaux fondements de cette religion tels que l'omnipotence de Dieu, son profond et indéfectible amour pour chaque être humain, son option préférentielle pour les plus petits et les plus vulnérables, l'amour réciproque que l'être humain est appelé à éprouver pour le Très-Haut, l'amour dont il doit témoigner envers son prochain, l'importance de la Torah, des prophètes et des autres écrits, etc. Voilà de nombreux points de rapprochement qui peuvent générer de riches échanges et un dialogue fructueux entre juifs et chrétiens.

Mais il faut aussi être réaliste et honnête, car les relations entre juifs et chrétiens ont connu leur lot de difficultés, de conflits et d'horreurs au cours des siècles. Non seulement les Actes des Apôtres et les lettres de Paul témoignent-ils déjà des liens tendus et de l'écart grandissant entre les deux groupes de croyants, mais les évangiles rapportent aussi de nombreux litiges opposant Jésus et certains des principaux courants juifs de son époque. Ces récits sont bien évidemment imprégnés des tensions entre juifs et chrétiens à l'époque de leur rédaction, mais il n'en demeure pas moins que Jésus fut en conflit avec des membres de différents courants de la religion... à laquelle il appartenait lui-même!

Il y a donc toujours eu, dans les relations entre juifs et chrétiens, tension entre ressemblance et différence, entre accord et mésentente, entre rapprochement et éloignement. Cette tension se retrouve même en ce Yeshoua de Nazareth, qui était à la fois entièrement juif et en conflit ouvert avec la majorité des groupes juifs de son époque, profondément attaché aux traditions de ses ancêtres tout en prêchant un changement radical. Il demeure encore aujourd'hui le principal sujet de discorde entre juifs et chrétiens.

C'est donc avec un regard bien disposé, mais réaliste, que le comité de rédaction de *Parabole* vous invite à aborder le présent numéro. Les cinq articles qu'il contient s'intéressent aux relations que Jésus entretenait avec cinq importants groupes juifs de son époque : les pharisiens, les sadducéens, les esséniens, les docteurs de la Loi – légistes et scribes – et les Samaritains. Chaque article met l'accent à la fois sur les ressemblances et sur les différences qui lient et opposent Jésus et ces divers groupes.



Yeshoua est le diminutif araméen de l'hébreu Yehoshuah, qui signifie "Dieu sauve". C'était un prénom fréquent, 6^e chez les hommes, dans la Palestine du 1^{er} siècle.

L'appartenance de Jésus au judaïsme signifie qu'il adhérerait pleinement aux principaux fondements de cette religion

...
mais il fut aussi en conflit avec des membres de différents courants de la religion... à laquelle il appartenait lui-même!

Par ailleurs, pour préparer l'entrevue que nous vous présentons dans le présent numéro, François Gloutnay a eu le plaisir de s'entretenir avec le rabbin montréalais Avi Finegold, afin de discuter de sécularisation, de dialogue interreligieux et des façons d'ajuster sa foi et ses pratiques aux réalités du monde d'aujourd'hui.

Ce numéro inaugure aussi la toute nouvelle chronique *Sur un rayon près de chez vous* dans laquelle Jonathan Guilbault, éditeur chez Novalis, présente quelques ouvrages récents qui portent sur la Bible et qui favorisent une meilleure compréhension de celle-ci.

Toute l'équipe de *Parabole* vous souhaite d'enrichissantes lectures et espère qu'elles contribueront, en ce moment où certains se préparent à célébrer *Pâque* ou d'autres *Pâques*, à un dialogue entre juifs et chrétiens de plus en plus respectueux et fécond.





LES PHARISIENS DU TEMPS DE JÉSUS : BONS OU MAUVAIS GARÇONS ?

Gérald CARON

Professeur de Bible (retraité)
au Atlantic School of Theology,
Halifax, Nouvelle-Écosse.



Liminaire

La tradition chrétienne n'est pas tendre à l'endroit des pharisiens. Et pour cause; l'image négative qu'elle véhicule depuis deux millénaires lui vient directement du Nouveau Testament. Or, afin d'obtenir un portrait plus juste des pharisiens à l'époque de Jésus, Gérald Caron a scruté des sources écrites majeures de la tradition juive et a remarqué que les pharisiens n'étaient pas de si mauvaises personnes, loin de là, et ne formaient d'ailleurs pas un groupe homogène. Ces observations sont précieuses et aident à réfuter une conception négative et uniforme des pharisiens, tant sur le plan historique que du point de vue éthique.



Pistes de réflexion p.21

De façon positive, il importe donc, en particulier, que les chrétiens cherchent à mieux connaître les composantes fondamentales de la tradition religieuse du judaïsme et qu'ils apprennent par quels traits essentiels les juifs se définissent eux-mêmes dans leur réalité vécue¹.

Les « mauvais garçons » des évangiles...

Les pharisiens ont très mauvaise presse dans les évangiles et le livre des Actes. Leur réputation est loin d'être reluisante. S'il n'y a rien d'embarrassant à dépeindre ceux-ci sous les traits des principaux adversaires ou rivaux de Jésus, il en est tout autrement des nombreuses imputations ou même attaques – la plupart personnelles – dont ils font l'objet, en premier lieu dans les évangiles. Ils y sont dénoncés pour leur hypocrisie moralisatrice, leur soif de pouvoir, leur amour de l'argent, leur arrogance, leur bigoterie et leur mépris des pécheurs (voir par exemple Mc 2, 16; Lc 7, 39). Et que penser des multiples insultes proférées à leur endroit par Jésus

dans l'Évangile de Matthieu (Mt 23)? Mais de toutes ces invectives, c'est surtout l'*hypocrisie* qui définit les pharisiens dans la mémoire chrétienne et qui a même pénétré notre propre langage pour dénoncer les comportements hypocrites : « Espèce de pharisien! », dit-on parfois. C'est non sans raison qu'on les perçoit souvent comme les « mauvais garçons » des évangiles!

Mais il y a plus. Ce portrait « discutable » des pharisiens a pratiquement effacé de la mémoire chrétienne plusieurs épisodes des évangiles et du livre des Actes qui présentent une image différente de certains pharisiens dans leur interaction avec Jésus et même les apôtres. Sans compter l'apparente fierté de Paul d'être « pharisien selon la Loi ». C'est dommage,

car, selon l'opinion commune, le portrait dominant, caricatural à bien des égards, a plus de chance d'être un reflet de l'époque de la rédaction des évangiles (après 70) que du temps de Jésus. Nous serions donc en pleine période de reconstruction du judaïsme. Si on se fie aux textes de Matthieu et de Luc, la compétition entre les « pharisiens » et les jeunes communautés chrétiennes, pour rallier le plus possible de compatriotes à leur cause respective, a été intense et les débats, pas toujours des plus amicaux. Bien que plausible, cette explication ne résout pas pour autant la question de la *crédibilité historique* du portrait évangélique dominant des pharisiens. Stimulé par l'invitation adressée au peuple chrétien dans l'extrait cité en tête de cet exposé, il est plus que temps de faire appel à la tradition juive.



Pour aller plus loin

¹ Extrait tiré du document Orientations et suggestions pour l'application de la déclaration conciliaire « Nostra Aetate », n. 4, publié fin 1974 à Rome par la Commission pour les relations religieuses de l'Église catholique avec le judaïsme.

DOSSIER

05
06

*Les pharisiens se considèrent
les héritiers des prophètes et des sages
dans leur travail d'interprétation et d'adaptation
de la Torah (écrite et orale) au tournant
du premier millénaire.*

◀ Ashkenazi Haggadah, manuscrit en hébreu du milieu du XV siècle • Joël BEN SIMEON

Les « bons garçons » de la tradition juive. Récupération historique

Comment voyait-t-on les pharisiens au temps de Jésus? Quel était leur rôle dans la société juive de cette époque, que savons-nous de leurs croyances, de leur théologie, et de leur sens de l'éthique? Sur toutes ces questions, la tradition juive, bien qu'à des degrés divers, se révèle riche d'informations... et de surprises.

Flavius Josèphe (30 – 90)

L'historien juif Flavius Josèphe place l'apparition des pharisiens comme mouvement politico-religieux au temps de la dynastie hasmonéenne, après la victoire des Maccabées sur l'occupation grecque. Ils ne tardent pas à s'opposer à la corruption du régime hasmonéen et de ses alliés – les sadducéens – perdant ainsi leur influence politique initiale et connaissant un long déclin qui, toujours selon Josèphe, persiste jusqu'au milieu du premier siècle de notre ère, mais qui ne semble pas pour autant avoir compromis leur activité et leur influence religieuses auprès du peuple.

Revenons à Josèphe et à ce qu'il mentionne à propos des sadducéens, dont la rivalité avec les pharisiens est bien connue, pour mieux clarifier leurs différences fondamentales en matière de croyances, d'influence, et de fidélité à la Torah. Premièrement, alors que toute la vie et l'activité des sadducéens pivotaient autour du Temple, le théâtre de l'influence pharisienne s'étendait au peuple tout entier. Mouvement de piété populaire plutôt que d'élitisme sacerdotal, les pharisiens sont considérés comme la plus importante « secte » juive et reconnus comme les meilleurs interprètes de la Torah. Deuxièmement, si la dévotion totale des deux groupes rivaux envers la Torah est indéniable, c'est ici que cesse toute ressemblance entre eux. Pour les sadducéens, la Torah comprenait uniquement les cinq premiers livres de la Bible (révélés à Moïse au Sinaï selon le Deutéronome) tandis que celle des pharisiens incluait également les livres des prophètes et les écrits des sages (c'est-à-dire la Bible hébraïque). Autre point de divergence: pour les sadducéens, l'application plutôt stricte des prescriptions de la Torah s'adressait uniquement aux

prêtres et à leurs adjoints dans le service du Temple, alors que les pharisiens, animés par une lecture littérale d'Ex 19, 3-4, souhaitaient rendre la Torah autant que possible applicable à la « multitude ». Troisièmement, et on rejoint peut-être ici le cœur de leur tradition, les pharisiens croient aussi en une Torah *orale* remontant à Moïse lui-même, puis transmise et adaptée aux situations nouvelles des siècles suivants par les prophètes et les sages. Ils s'en considèrent les héritiers dans leur travail d'interprétation et d'adaptation de la Torah (*écrite et orale*) au tournant du premier millénaire. Enfin, et conformément à ces traditions, ils acceptent le destin (une certaine souveraineté divine?) tout en préservant le libre arbitre de l'individu, ils croient en la venue d'un futur messie de lignée davidique et tablent sur une résurrection des morts, qui semble évoquer un quelconque renversement de situation... Leur influence sur Jésus se fait déjà sentir...

Bien que certaines hésitations persistent sur l'objectivité de Josèphe (en raison d'une possible obédience pharisienne), son portrait des pharisiens reste positif,



Des pharisiens étaient souvent critiqués pour leur (trop grande) indulgence ou flexibilité dans leur interprétation et application de la Torah pour le peuple.

à l'occasion même sympathique. Tout le contraire du portrait dominant véhiculé par les évangiles et les Actes (datant de la même époque). Leur réputation de « mauvais garçons » fait place à celle de « bons garçons », responsables et respectés! Un avis entériné et même enrichi dans les écrits dits rabbiniques qui nous procurent aussi une meilleure compréhension de ces pionniers des traditions juives d'aujourd'hui.

Les écrits rabbiniques. Des pharisiens flexibles, tolérants, même libéraux?

La chute de Jérusalem et la destruction du Temple par les Romains ont peut-être mis fin à la période du Second Temple, mais n'ont pas pour autant signifié la fin de l'histoire du judaïsme et du peuple juif. La disparition soudaine de l'élite sadducéenne (avec le Temple) permet aux pharisiens (peu impliqués dans la révolte) de prendre en main la reconstruction d'un judaïsme plus unifié – grâce au rétablissement du Sanhédrin et au remplacement de tout le système cultuel du Temple par la prière, des actes de charité et l'étude de la Torah sous la direction des sages et des scribes dans les synagogues locales. Inspirée dorénavant par la tradition orale pharisienne, cette nouvelle configuration du judaïsme héritait de deux grandes écoles de pensée, issues de l'influence considérable des deux célèbres maîtres pharisiens, Hillel et Shammaï, qui s'étaient fait promoteurs, au tournant du premier siècle de notre ère, d'interprétations différentes de la Torah écrite et orale : un courant plus

strict se référant à la « maison de Shammaï » et un courant plus flexible, plus tolérant, et plus inclusif caractérisant la « maison de Hillel ». L'existence de ces deux grandes lignes de pensée au sein du pharisaïsme au temps de Jésus et des premières communautés chrétiennes est doublement remarquable. Elle explique d'abord le développement rapide, aux siècles suivants, de l'importante tradition du pharisaïsme rabbinique, composée des nombreuses opinions souvent divergentes des rabbins. Puis, une fois ces opinions rassemblées *par écrit* dans la *Mishna* autour de l'an 200 et, quelques siècles plus tard, longuement commentées dans les *Talmuds* de Babylone et de Jérusalem, elle rend possible l'accessibilité à l'enseignement (oral) des pharisiens du premier siècle de notre ère, incluant l'époque de Jésus. On y trouve, par exemple, la fameuse réponse de Hillel résumant toute la Loi à un dicton qui se rapproche « en esprit » de cette réponse de Jésus à un pharisien : « Donc, tout ce que vous voudriez que les hommes fassent pour vous, pareillement vous aussi faites-le pour eux; car c'est cela la Loi et les Prophètes » (Mt 7, 12). On y apprend aussi que la position de Jésus sur le divorce (Mc 10, 1-12) est plus stricte que celle de Shammaï et à l'opposé de la laxité de Hillel sur la question. C'est d'ailleurs en raison de la flexibilité de Jésus sur un certain nombre de prescriptions de la Loi (Torah), incluant les guérisons le jour du sabbat et son association avec les pécheurs et les gentils, qu'on le rapproche des positions d'Hillel. À cet égard, ce fut toute une surprise pour moi de constater que des pharisiens étaient souvent

critiqués pour leur (trop grande) indulgence ou flexibilité dans leur interprétation et application de la Torah pour le peuple (critiques présentes également dans les manuscrits de la mer Morte). Des pharisiens flexibles, indulgents, comme un certain Jésus?

À vous, chères lectrices et lecteurs, de répondre à la question: « Qui sont les pharisiens qui s'approchent souvent de Jésus pour le consulter sur certains points de la Loi, ou qui l'invitent à dîner en plusieurs occasions, ou encore qui montrent plus qu'un simple brin de sympathie pour lui... et plus tard pour les apôtres? De quelle école de pensée se réclament-ils, du courant plus strict, plus rigide, de Shammaï ou de la pensée plus tolérante, plus flexible et visiblement plus populaire de la maison de Hillel? »

Une question d'éthique : À quand la disparition de l'antijudaïsme chrétien?

Cette récupération historique des pharisiens suscitera-t-elle l'enthousiasme nécessaire pour joindre les efforts considérables des Églises déployés depuis plus de 50 ans à éliminer toute trace d'*antijudaïsme chrétien* dont la persistance continue à se nourrir de représentations souvent caricaturales entre autres des pharisiens telles qu'on les retrouve surtout en Mt 23? Je le souhaite. Tout comme je souhaite une réponse concrète à l'appel respectueux de collègues juifs de voir disparaître de notre langage quotidien l'usage stéréotypé du mot « pharisien » pour dénoncer l'hypocrisie malicieuse de certains de nos compatriotes *chrétiens*.

LES SADDUCÉENS, CES OISEAUX RARES

Francis DAOUST

Bibliste et directeur général de la Société catholique de la Bible (SOCABI)

 Pistes de réflexion p.21



Liminaire

Beaucoup moins présents que les pharisiens, les légistes et les docteurs de la Loi, les sadducéens font figure d'oiseaux rares dans les évangiles. Ils formaient pourtant le groupe juif le plus puissant de l'époque du ministère de Jésus. C'est en survolant leur histoire que l'on comprend pourquoi les évangiles en parlent si peu. Le débat au sujet de la résurrection, seul texte des évangiles à faire intervenir des sadducéens, permet de mettre en valeur les limites de leur compréhension des Écritures et de leur connaissance de la nature de Dieu.

Bien que les pharisiens et les sadducéens constituaient les deux groupes juifs les plus influents à l'époque du ministère de Jésus, et bien qu'ils soient souvent mentionnés en paire chez Matthieu (*Mt* 3, 7; 16, 1.6.11.12), ils ne jouissent pas de la même attention dans le Nouveau Testament. On retrouve en effet le terme « pharisien(s) » cent fois dans les évangiles synoptiques et les Actes des Apôtres, mais seulement dix mentions du mot « sadducéens ». L'évangile de Jean et les lettres de Paul ne parlent jamais de ces derniers. De plus, contrairement aux pharisiens, avec Simon (*Lc* 7, 36-50) et Nicodème (*Jn* 3, 1-21), on ne connaît par le Nouveau Testament aucun sadducéen par son nom et on parle toujours d'eux au pluriel. Il faut aussi noter qu'ils ne sont jamais évoqués explicitement lorsqu'il est question du complot élaboré afin de faire périr Jésus. En fait, outre les mentions en paire de Matthieu identifiées plus haut, il n'est question des sadducéens dans les évangiles que dans l'épisode du débat au sujet de la résurrection (*Mt* 22, 23-33; *Mc* 12, 18-27; *Lc* 20, 27-40).

L'histoire à la rescousse!

C'est en s'intéressant à l'histoire des sadducéens qu'il est possible de comprendre pourquoi ils se font si rares dans les évangiles. À l'époque hasmonéenne (140 à 37 av. J.-C.), avec la disparition des Hassidéens et le retrait des esséniens au désert, pharisiens et les sadducéens devinrent rapidement les deux principaux groupes du judaïsme palestinien. Ils étaient constamment en conflit les uns contre les autres et un groupe ne gagnait du pouvoir et de l'influence qu'au détriment de l'autre. Il est donc surprenant de retrouver le duo « pharisiens et sadducéens » chez Matthieu. Mais comme cet évangile s'adressait principalement à des chrétiens issus du judaïsme, on peut penser que cette formule servait à souligner que toutes les autorités religieuses juives de l'époque avaient rejeté l'enseignement de Jésus. Cette formule crée aussi un contraste frappant sur le plan de l'ancienneté. Comparativement à ces deux groupes qui se disputaient le pouvoir depuis près de deux siècles, Jésus ne disposait d'aucune lettre de

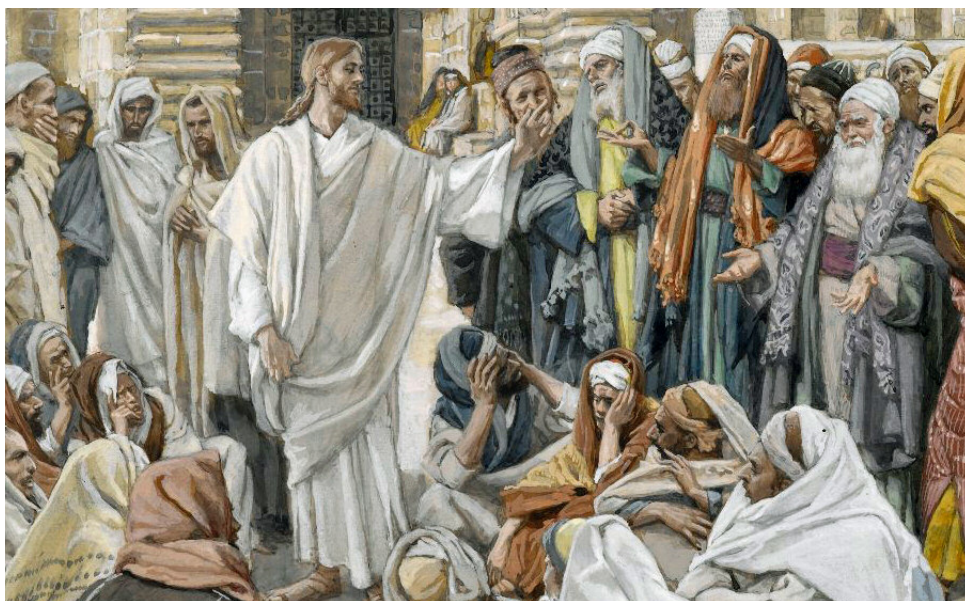
créance. En lisant Matthieu, on peut donc se demander comment il se fait que ce nouveau venu parlait avec autant d'assurance et d'autorité. Pour Matthieu, l'autorité de Jésus, contrairement aux pharisiens et aux sadducéens, venait de Dieu et non des hommes (voir *Mt* 21, 23-27).

Pendant presque toute la première moitié de cette période (134 à 76 av. J.-C.), les rois et les grands-prêtres hasmonéens soutenaient les sadducéens. Mais ces derniers perdirent progressivement de leur pouvoir par la suite et furent durement frappés dès le début du règne du roi Hérode (37 à 4 av. J.-C.) Célèbre pour la méfiance qu'il entretenait face à des ennemis politiques potentiels, il fit tuer cinq membres de l'aristocratie sadducéenne à son arrivée au pouvoir et s'assura de choisir des grands-prêtres provenant d'Égypte et de Babylone qui n'appartenaient ni au courant pharisien, ni au courant sadducéen. Ces derniers reprirent cependant leur ascendance sur les pharisiens à l'époque de la préfecture romaine et travaillaient étroitement avec le pouvoir romain durant le ministère de Jésus.



Contrairement aux pharisiens, les sadducéens formaient à cette époque un groupe au nombre très restreint. En effet, ne devenait pas sadducéen qui le souhaitait. Il fallait appartenir à une famille associée de près au grand-prêtre actuel ou à un grand-prêtre passé. Il était donc logique que Jésus ait plus rarement eu l'occasion de croiser des sadducéens, surtout que ceux-ci se trouvaient principalement à Jérusalem, ville que Jésus n'aurait fréquenté que brièvement à la toute fin de son ministère. De plus, les sadducéens formaient une élite aristocratique qui se mêlait peu au peuple, encore une fois contrairement aux pharisiens qui, ayant perdu le contrôle du grand sacerdoce à l'époque du consulat romain, s'efforçaient d'accroître leur influence auprès des classes sociales moins élevées. Il est donc normal que Jésus, qui enseignait au petit peuple et allait vers les plus démunis, ait rencontré plus de pharisiens et beaucoup moins de ces sadducéens qui se tenaient au sommet de la pyramide sociale.

La destruction du Temple de Jérusalem en 70 apr. J.-C., qui était le centre de l'activité et du pouvoir des sadducéens, finit par entraîner leur disparition, car la majorité d'entre eux furent exécutés et le reste de ces oiseaux rares se sont pratiquement tous envolés. C'est autour des pharisiens, auxquels s'attachèrent quelques rares sadducéens, que les communautés juives se ressemblèrent alors. Trois des quatre évangiles furent rédigés après les événements de 70 et c'est avec ce judaïsme rabbinique d'origine pharisienne qu'étaient en conflit les premières communautés chrétiennes. Il est donc logique que les évangélistes, afin de soutenir leurs groupes qui cherchaient à se justifier face à leurs adversaires, aient insisté sur les rencontres de Jésus avec les pharisiens, et non sur celles avec les sadducéens qui étaient à toutes fins utiles disparus.



▲ James TISSOT

Comparativement aux pharisiens et aux sadducéens qui se disputaient le pouvoir depuis près de deux siècles, Jésus était un nouveau venu qui ne disposait d'aucune lettre de créance.

Peut-être pas si conservateurs

Il est difficile de définir avec précision les croyances des sadducéens, d'abord parce qu'ils n'ont pas laissé d'écrits et ensuite parce que toutes les sources anciennes leur sont hostiles : les évangiles qui soutiennent un mouvement libéré des exigences sacrificielles du temple, Flavius Josèphe qui était étroitement, par choix ou par obligation, associé aux pharisiens, et les écrits rabbiniques qui vont même à l'occasion jusqu'à présenter les sadducéens comme étant des hérétiques.

Il est tout de même possible d'avoir une idée générale sur certains points de doctrine. Sur le plan biblique, on affirme souvent qu'ils ne reconnaissaient que l'autorité de la Torah et qu'ils rejetaient les prophètes et les autres écrits.

Mais il serait plus juste de dire qu'ils reconnaissaient la primauté de la Torah, sans que cela n'implique pour autant un rejet des autres livres de la Bible hébraïque. Cette position correspond d'ailleurs au point de vue de la majorité des juifs de l'époque. De plus, tout comme pour les pharisiens et les esséniens, il est fort à parier qu'ils possédaient eux aussi leurs propres traditions extrabibliques.

Ils sont aussi souvent présentés comme des conservateurs. Mais dans le cadre de certaines disputes halakhiques avec les pharisiens, c'est-à-dire sur la manière d'appliquer au quotidien la loi de Moïse, ils s'avèrent moins rigides que leurs adversaires. Notons aussi qu'ils rejetaient le destin et affirmaient que l'être humain était entièrement libre de ses choix.



*Jésus ne se laisse pas coincer par ce piège.
Sa réponse ridiculiserait et discréditerait les sadducéens en mettant à jour
leur incompréhension des Écritures et leur ignorance de la nature de Dieu.*

Sur le plan des croyances, les sadducéens sont surtout reconnus pour leur rejet de la croyance en la résurrection. Ils s'avèrent, en ce sens, être plus conservateurs, mais aussi plus fidèles à l'ensemble de la Bible hébraïque, puisque cette croyance n'apparaît que très tardivement dans un passage du livre de Daniel (12, 1-3) et dans le deuxième livre des Maccabées (7, 1-42; 14, 37-46), un écrit qui ne fait pas partie de la Bible hébraïque. Remarquons que la croyance en la résurrection n'était pas acceptée par tous les juifs de l'époque. En la refusant, les sadducéens ne se présentaient donc pas nécessairement comme des croyants rétrogrades. La même observation peut être faite quant à leur rejet de la croyance aux anges et aux démons, qui sont également des développements tardifs de la foi juive.

Bien discrédités ceux qui croyaient discréditer

C'est dans le cadre d'un litige au sujet de la résurrection que les évangiles synoptiques font intervenir des sadducéens. Dans les trois cas, cette dispute est située à Jérusalem, peu avant le récit de la passion (Mt 22, 23-33; Mc 12, 18-27; Lc 20, 27-40). Ce épisode prélude ainsi de façon stratégique au récit de la mort et de la résurrection de Jésus. Avant de célébrer la résurrection de Jésus, en effet, ils s'assurent de bien définir ce dont il s'agit. La majorité des spécialistes du Jésus historique s'entendent cependant pour affirmer qu'il ne s'agit pas uniquement d'une habile stratégie littéraire, mais d'un récit qui relate un événement bien réel.

Ce sont les sadducéens qui prennent l'initiative de ce débat. Leur discours, préparé avec soin, est à la fois une moquerie astucieuse et un piège bien ficelé, qui ne peut pas manquer de ridiculiser la croyance en la résurrection et de discréditer ce nouveau prêcheur venu de Galilée. Le titre « maître » que les membres de cette élite sacerdotale emploient pour s'adresser à Jésus établit dès le départ le ton de moquerie de la mise en situation et de la question qui suivront. S'inspirant de la loi du lévirat (Dt 25, 5-10), tirée de la Torah qu'ils privilégient, ils exposent une situation farfelue où une femme aurait successivement épousé sept frères, puis demandent à Jésus duquel des sept maris elle sera la femme lors de la résurrection. Le ridicule de la mise en scène se manifeste aussi dans le fait que c'est une femme qui a sept maris, une idée tout à fait saugrenue dans cette société patriarcale. Il s'agit d'une question impossible à répondre qui plus est, se fonde sur la Torah, la plus solide des autorités scripturaires juives qui soient.

Mais Jésus ne se laisse pas coincer par ce piège. Et c'est sa réponse qui ridiculiserait et discréditerait les sadducéens en mettant au jour leur incompréhension des Écritures et leur ignorance de la nature de Dieu. Jésus se moque d'abord de ses adversaires en employant l'exemple des anges, que les sadducéens rejetaient, tout comme la résurrection, afin d'expliquer que la condition des ressuscités est

radicalement différente de la réalité terrestre. On ne saurait donc essayer d'appliquer aux ressuscités des exigences d'ici-bas. Puis Jésus poursuit en citant non seulement la Torah, mais un des passages les plus importants de celle-ci : celui où Dieu révèle son nom à Moïse et se présente comme étant le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (Ex 3, 13-15). Étant donné que les Écritures affirment clairement que Dieu est le Dieu des vivants et qu'il n'entretient pas de relations avec les morts (voir Ps 6, 6; 30, 10; 88, 6; 115, 17-18; Ba 2, 17; Si 17, 27-28), s'il se présente solennellement à Moïse par son lien avec Abraham, Isaac et Jacob, c'est que ces derniers sont des vivants. Se faisant, Jésus révèle qu'en reniant l'existence de la résurrection, les sadducéens affichent leur ignorance au sujet de la nature même du Dieu de qui ils se font les nobles intercesseurs.

Pour paraphraser Matthieu, Jésus aura « cloué le bec » de ces oiseaux rares (Mt 22, 34). Perchés au sommet de la pyramide sociale, ils n'avaient pas reconnu en Jésus l'action de Dieu, qui se préoccupe toujours d'abord et avant tout des plus petits, des plus faibles et des plus vulnérables. Focalisant leur attention sur le rejet des développements les plus récents de la foi juive, ils ont fini par ne plus en percevoir les fondements. Cherchant à gagner toujours de plus en plus de pouvoir humain, ils en sont venus à oublier le pouvoir illimité de Dieu.



JÉSUS ET LES ESSÉNIENS SELON J. P. MEIER

Jean DUHAIME

Professeur émérite
d'interprétation biblique,
Université de Montréal



Pistes de réflexion p. 21



Liminaire

Jésus entretenait-il des relations avec les esséniens, ce groupe auquel de nombreux chercheurs associent les textes découverts dans les grottes de Qumrân au bord de la mer Morte? John P. Meier examine cette question en détail dans son ouvrage monumental, *Un certain Juif Jésus. Les données de l'histoire*¹. Voyons l'essentiel de sa démarche et de ses conclusions à l'aide de quelques exemples.

Objectifs et limites

Meier veut présenter le Jésus « historique », c'est-à-dire retracer sa personnalité, son message et son action tout en les situant dans la culture juive de son temps. Pour y parvenir, il examine les sources crédibles disponibles à l'aide de critères permettant de retrouver ce qui peut remonter à Jésus lui-même.

Les esséniens sont un des groupes « compétiteurs » de Jésus et de son mouvement. Comme source d'information à leur sujet, Meier utilise d'abord les textes de Qumrân et, de façon complémentaire, les témoignages de quelques auteurs anciens (Philon d'Alexandrie, Plin l'Ancien et Flavius Josèphe).

Jésus et les manuscrits de Qumrân s'ignorent mutuellement : le Nouveau Testament ne mentionne pas les gens de Qumrân, tandis que les documents de Qumrân ne parlent jamais de Jésus de Nazareth. Malgré cela, il est tout à

fait légitime de s'interroger sur leurs ressemblances quant à leurs idées et à leurs pratiques religieuses.

Les deux termes de la comparaison sont cependant très différents. Le ministère de Jésus a duré moins de trois ans et ce dernier n'a laissé lui-même aucun écrit. La communauté de Qumrân, considérée comme « un sous-groupe ou une expression majeure d'un mouvement essénien plus large », pourrait avoir vécu à cet endroit pendant près de deux cents ans. Elle a laissé une documentation considérable (près de 900 manuscrits), dont certains textes composés ou du moins acceptés par ses membres et reflétant ses croyances et ses pratiques propres. La comparaison demeure donc « globale et impressionniste, davantage synchronique que diachronique ».

Quelques ressemblances

Laissant de côté « les idées religieuses ordinaires en circulation dans le judaïsme palestinien » Meier se concentre sur « les ressemblances plus spécifiques entre

Jésus et la communauté de Qumrân ». Il les regroupe sous trois thèmes principaux : l'eschatologie, l'attitude envers le Temple et les règles de conduite. Voyons le premier point, l'attente de la fin (*eschaton*) du monde actuel et de l'irruption d'un monde nouveau.

Comme le montre le *Rouleau de la Guerre* trouvé dans la grotte 1 de Qumrân, les membres de la communauté se préparaient à une grande bataille entre eux, les « fils de lumière », et leurs ennemis, les « fils de ténèbres », au terme de laquelle Dieu manifesterait son règne. Mais l'eschatologie de cette communauté comportait aussi une dimension « réalisée » ou « présente », vécue principalement dans la liturgie, « censée être célébrée en présence des anges » et fortement imprégnée elle aussi du thème de la royauté de Dieu : « Les gens de Qumrân croyaient que leur adoration du roi divin dans le culte ordinaire les unissait déjà aux anges dans les cieux », qu'ils rejoindraient après la mort. Seuls les membres ayant tenu bon jusqu'à la fin auraient part au salut.



Pour aller plus loin

¹ John P. Meier, « Les esséniens et la communauté de Qumrân », dans *Un certain Juif Jésus. Les données de l'histoire*, tome III (Attachements, affrontements, ruptures), Paris, Cerf, 2005, p. 313-362.



*Le Seigneur annoncera
une bonne nouvelle aux humbles
et comblera les [pauvres].
Il conduira les expulsés,
invitera les affamés
au banquet (?)...*

4Q521 2 2, 2-3

De la même manière, « l'eschatologie de Jésus maintient le paradoxe d'éléments présents et futurs ». Le royaume de Dieu se manifeste « déjà » par ses paroles et ses actions, notamment les miracles, mais son « avènement final et total » est à venir. Jésus, cependant, ne s'intéresse pas vraiment au déroulement des événements eschatologiques. De plus, pour lui, tout Israël et de nombreux « gens des Nations » sont invités à prendre part au « banquet eschatologique » en accueillant son message et en se tournant vers Dieu.

L'espérance des gens de Qumrân comporte aussi une dimension messianique. Selon la *Règle de la communauté*, l'ère de la fin comporterait la venue d'un prophète, d'un messie royal davidique, « le messie d'Israël », et d'un messie sacerdotal, « le messie d'Aaron », (1QS 9, 11), ce dernier ayant la préséance (1QSa 2, 12-21). Jésus, lui, semble s'identifier davantage à un « prophète eschatologique comme Élie » (Mt 3, 23-24) plutôt qu'au messie davidique, sauf

peut-être lors de son entrée triomphale à Jérusalem et lorsqu'il procède à la purification du Temple (Mc 11, 11-17). Malgré ces différences, un texte de Qumrân présente un parallèle remarquable avec la réponse de Jésus aux envoyés de Jean-Baptiste venus lui demander : « Es-tu 'Celui qui doit venir' ou devons-nous en attendre un autre? » Il répond : « Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez: les aveugles retrouvent la vue et les boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres; et heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi! » (Mt 11, 2-6) Une « Apocalypse messianique » fragmentaire de la grotte 4 de Qumrân évoque aussi une figure messianique : « [car les ci]eux et la terre écouteront son messie, et [et tout ce] qu'ils contiennent ne se détournera pas du commandement des saints » (4Q521 2 2, 2-3). Un peu plus loin, pour soutenir l'espérance des fidèles, le texte énumère les bienfaits que Dieu leur réserve; ils sont énoncés en deux courtes listes, dont la seconde

est très proche de la réponse de Jésus : « Le Seigneur réalisera des (actions) glorieuses qui n'ont jamais eu lieu, comme il l'a [dit]. Car il guérira les (mortellement) blessés et fera revivre les morts. Il annoncera une bonne nouvelle aux humbles et comblera les [pauvres]. Il conduira les expulsés, invitera les affamés au banquet (?)... » (2, 11-13). Les parallèles sont frappants entre ces deux textes qui combinent, parmi les bienfaits attendus, des éléments du Psaume 146, 7-8 et d'Isaïe 61, 1. Le texte trouvé à Qumrân n'a pas de traits « sectaires » et il a peut-être été composé ailleurs. Il démontre à tout le moins que la réponse aux envoyés de Jean-Baptiste « est totalement intelligible dans la bouche de Jésus le Juif dans la Palestine du 1^{er} siècle ».

Des différences importantes

Dans cette section, Meier s'attarde à « certains points remarquables de contraste entre Jésus et la communauté de Qumrân ». Après quelques observations générales, il examine cinq questions :

DOSSIER

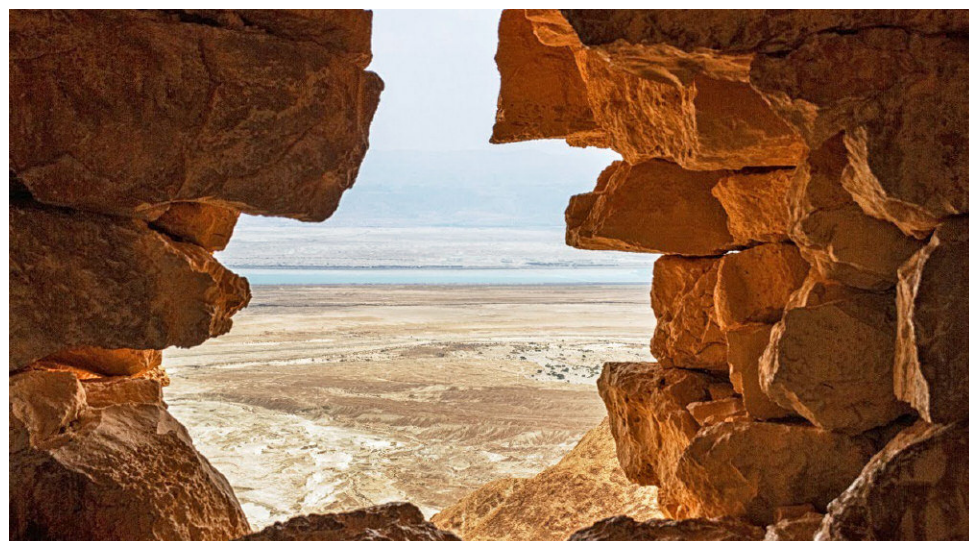
12
.....
12

l'attitude par rapport à la Loi (*halaka*), l'intérêt porté aux calendriers, la haine ou l'amour des ennemis, la direction hiérarchique et l'accomplissement des miracles. Retenons ici également la première, l'attitude par rapport à la Loi.

Les gens de Qumrân et les esséniens en général « observent la loi de manière enthousiaste et stricte ». Jésus, en Juif de son temps, « considère la Loi de Moïse comme l'expression évidente et normative de la volonté de Dieu pour la conduite des Israélites »; mais, il « rejette explicitement un souci exagéré des règles de pureté et de ce qu'il considère en général comme des points mineurs de la Loi ».

Cela se vérifie en particulier lorsqu'il est question du repos du sabbat, observé très rigoureusement par les esséniens. Selon le *Document de Damas*, ils interdisaient, par exemple, « de retirer un animal nouveau-né d'une citerne ou d'un trou dans lequel il était tombé le jour du sabbat » (CD 11, 13-14). Cette règle ne semblait pas partagée par d'autres Juifs qui enfreignaient apparemment sans hésiter le repos du sabbat pour venir en aide à un animal ou à une personne en péril (*Mt* 12, 9-14; *Lc* 14, 1-6). Jésus, qui a une conception encore plus large, n'hésite pas à accomplir des guérisons le jour du sabbat.

Sur le plan alimentaire, les esséniens étaient littéralement « obnubilés par la pureté » et imposaient à leurs membres un long processus d'admission et des règles très strictes pour les repas pris en commun (1QS 6, 4-5.16-17). Jésus a une attitude complètement à l'opposé : il va chercher volontairement « les personnes



marginalisées au plan social et religieux » et célèbre « ostensiblement leur intégration dans l'Israël de la fin des temps en faisant table commune avec eux » (*Mt* 11, 18-19 et par.; *Mc* 2, 13-17; etc.)

Ressemblances et profondes différences

La comparaison entre Jésus et les esséniens fait voir des ressemblances intéressantes, mais aussi des différences profondes. Elle démontre que Jésus et son mouvement étaient bien enracinés dans le judaïsme palestinien, parmi « des groupes eschatologiques juifs, qui avaient des styles de vie radicaux, nourrissaient des espérances fortes pour l'avenir d'Israël et vivaient des relations tendues ou hostiles avec la classe sacerdotale au pouvoir à Jérusalem ». Mais, à la différence du rigorisme exclusif de la communauté de Qumrân, « le Jésus itinérant s'employait à rejoindre tous les Israélites, à les interpeller et à les engager à sa suite ».

*Le texte trouvé
à Qumrân démontre
que la réponse
aux envoyés de
Jean-Baptiste
« est totalement
intelligible dans
la bouche de Jésus
le Juif dans
la Palestine
du 1^{er} siècle ».*



JÉSUS, UN JUIF DÉRANGEANT

Christiane CLOUTIER DUPUIS

Ph. D. Sciences Religieuses,
bibliste et vice-présidente de SOCABI

Pistes de réflexion p.21



Liminaire

L'enseignement de Jésus dérangeait considérablement l'establishment religieux de son époque, représenté dans les évangiles synoptiques par les pharisiens, les scribes et les docteurs de la Loi. Les rapports houleux que Jésus entretenait avec les membres de ces mouvements juifs étaient le fruit de différences fondamentales au sujet de la conception de Dieu et de la nécessité d'un urgent et profond changement de mentalité. Un survol de ces divergences permet de mettre en valeur la singularité et la radicalité de l'enseignement de Jésus.

Les façons de faire et de dire de Jésus ont beaucoup dérangé les dévots de son temps. Sa perception d'un Dieu qui se soucie de l'humain, sa conviction d'être à la fin d'un temps et au début d'une ère nouvelle l'ont amené à remettre en question de nombreux rites, règles ou lois. D'où les dissensions ou divergences de vue avec les membres des autres groupes religieux nommés dans les évangiles synoptiques. C'est ce que nous verrons dans cet article. Pour mieux comprendre le monde de Jésus, c'est-à-dire le milieu religieux palestinien du 1^{er} siècle de notre ère, les écrits intertestamentaires et ceux de Flavius Josèphe qui décrivent ces groupes et la situation socio-politico-religieuse de l'époque, sont particulièrement éclairants.

Rappelons d'abord que tous ces groupes adhèrent pleinement au judaïsme et à la Torah. Ils sont tous de religion et de culture juive, y compris Jésus de Nazareth que l'on voit trop souvent comme un occidental chrétien. Ils partagent sensi-

blement les mêmes croyances essentielles et les mêmes écrits sacrés. Les groupes pharisiens, sadducéens et esséniens existaient depuis presque deux siècles au temps de Jésus. Il n'était donc pas le seul meneur d'un groupe religieux et apparaît plutôt comme le « petit dernier¹ » de ceux qui semblent ses concurrents dans ce monde où foisonnent les mouvements.

Ce qui démarque ces groupes ou en fait des rivaux, c'est leur perception de Dieu et l'interprétation qui en découle par rapport aux textes du Premier Testament et de la Torah orale. D'où les relations plutôt tendues entre Jésus et les pharisiens, les docteurs de la Loi (ou légistes) et les scribes. Les spécialistes reconnaissent chez Luc et Matthieu une amplification anti-pharisenne à cause du contexte historique. Par prudence, nous suivrons donc surtout Marc, dont la rédaction est plus ancienne.

Convergences et divergences

Seuls Jésus et le Baptiste ont des points de convergence : les deux se croient arrivés à la fin d'un temps et

sont convaincus de l'urgence d'une *metanoia* (changement de mentalité) pour accueillir la venue d'un temps nouveau, le temps du Règne de Dieu. C'est entre Jésus et les pharisiens, cercle d'où proviennent en général les scribes et les docteurs de la Loi, que les divergences s'élèvent. Quant aux sadducéens, Marc les présente une seule fois dans une situation où ils veulent piéger Jésus au sujet de la résurrection des morts à laquelle ils ne croient pas, du moins pas selon les croyances du 1^{er} siècle.

C'est au fil des récits de guérison, de controverses, d'enseignements ou de comportements jugés irrespectueux que Marc nous présente un Jésus aux prises avec des scribes et des pharisiens. Nous avons sélectionné les oppositions majeures, celles concernant le divorce, le sabbat, des questions sur les rites de pureté, les contacts de Jésus avec pécheurs publics et collecteurs d'impôts et des enseignements qui remettent en question certaines règles de la Torah.

Pour aller plus loin

¹ John P. Meier, *Un certain Juif Jésus, Les données de l'Histoire*, Tome III, Paris, Cerf, 2005, p. 196.



*Jésus donne
priorité absolue
à l'être humain
sur la Loi.*

◀ Lucas CRANACH l'Ancien

Le divorce

La position de Jésus sur le divorce a fait couler beaucoup d'encre d'hier à aujourd'hui. Comment expliquer une telle déclaration? C'est que les pharisiens veulent piéger Jésus en se servant de la question du divorce nous explique Marc : « Des pharisiens s'avancèrent et, pour lui tendre un piège, lui demandaient s'il est permis à un homme de répudier sa femme. Il répondit : 'Qu'est-ce que Moïse a prescrit?' Ils dirent 'Moïse a permis d'écrire un certificat de répudiation et de renvoyer sa femme.' Jésus leur dit : 'C'est à cause de la dureté de votre cœur qu'il a écrit pour vous ce commandement... Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni.' » (Mc 10, 2-5). Dans sa réponse, Jésus proscriit totalement le divorce, contredisant tous les autres groupes religieux fidèles à la Loi, car le divorce était une institution autorisée et régulée par la Torah. Pourquoi prononcer des paroles qui vont à l'encontre de l'enseignement de la tradition? Les recherches actuelles tendent à démontrer que le Jésus de l'histoire se considérait comme le prophète de la fin des temps qui inaugurerait le temps nouveau du Règne de Dieu « déjà là et pas encore », d'où cette exigence radicale à ne pas séparer ce que Dieu lie.

Le sabbat

Dans le Premier Testament, une série de commandements concernent le sabbat (Gn 2, 2-3; Ex 20, 8-11; Nb 15, 32-36; Dt 5, 12-15, etc.). Cette règle est présentée comme venant directement de Dieu, et tous les croyants en sont convaincus. C'est pourquoi, tous les sept jours, on doit cesser tout travail. Or, selon certains récits, les pharisiens et les scribes voyaient l'acte de guérir comme une forme de travail: « Ils observaient Jésus pour voir s'il le guérirait le jour du sabbat; c'était pour l'accuser. » (Mc 3, 2); « ...des pharisiens observaient Jésus... Est-il permis ou non de guérir un malade le jour du sabbat? Mais ils gardaient silence. Alors Jésus, prenant le malade, le guérit. Il dit : 'Lequel d'entre vous, si son fils ou son bœuf tombe dans un puits, ne le hissera pas le jour de sabbat?' » (Lc 14, 1.3-5) et « Qui d'entre vous s'il n'a qu'une brebis et qu'elle tombe dans un trou le jour du sabbat n'ira la prendre et l'en retirer? Or, combien l'homme l'emporte sur la brebis » (Mt 12, 11). Jésus donne priorité absolue à l'être humain sur la Loi. Un autre passage le souligne encore mieux. En effet, Jésus déclare, pour défendre ses disciples qui viennent d'arracher des épis et enfreindre ainsi un interdit du sabbat selon les pharisiens : « Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat » (Mc 2, 1-27).

DOSSIER

15
15*Dieu se fait proche des déviants et des perdus de la vie, qui sont aussi ses enfants.***Remise en question de certaines lois**

« Et voici qu'un légiste se lève et dit pour le piéger : 'Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle?' [...] Jésus dit : 'Dans la Loi, qu'est-il écrit?'... Jésus dit... Fais cela et tu auras la vie' » (Lc 10, 25-28). N'ayant pas réussi son coup, le légiste revient à la charge : « Et qui est mon prochain? » Or, selon Lv 19, 17, le prochain, c'est le frère de race, le compatriote. Le légiste le sait parfaitement puisqu'il est un spécialiste de la Loi. En guise de réponse, Jésus raconte la parabole du bon Samaritain qui, dans l'optique de Luc, annule Lv 19, 17-18 ainsi que les lois de pureté de Lv 22, 4 et Nb 19, 16 en lien avec le comportement du prêtre et du lévite.

Les lois de pureté rituelle

Jésus a scandalisé pharisiens et scribes en mangeant et en fréquentant des pécheurs publics et des publicains considérés comme des impurs selon la Torah. Ces hommes de loi n'arrivaient pas à comprendre pourquoi il agissait ainsi : « ...même des scribes et pharisiens le suivaient. Ceux-ci, voyant qu'il mangeait avec les pécheurs et collecteurs d'impôt disaient à ses disciples : 'Quoi, il mange avec des pécheurs et collecteurs

d'impôts?' » (Mc 2, 16). Comme Jésus accomplissait des guérisons, ils étaient obligés d'admettre que Dieu était avec lui, ce qui augmentait leur confusion et leur incompréhension en raison de leur image legaliste de Dieu. Jésus tente alors de se justifier en expliquant que : « Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin mais les malades. Je suis venu appeler non pas les justes mais les pécheurs » (Mc 2, 17). En Lc 15, 2, le même étonnement des scribes et des pharisiens se répète : « Cet homme-là fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ». Dans ce contexte, Jésus va raconter les paraboles de la brebis perdue, de la drachme égarée et du fils retrouvé (Lc 15, 1-32). Il veut montrer que Dieu se fait proche des déviants et des perdus de la vie, qui sont aussi ses enfants.

Jésus remet en question la tradition

Marc rapporte : « Les pharisiens et quelques scribes venus de Jérusalem se rassemblent auprès de Jésus. Ils voient que certains de ses disciples prennent leur repas avec des mains impures, c'est-à-dire sans les avoir lavées. Ils demandent à Jésus : 'Pourquoi tes disciples ne se conduisent-ils pas selon la tradition

des anciens?' Il leur dit... 'Vous repoussez bel et bien le commandement de Dieu pour garder votre tradition... vous annulez ainsi la parole de Dieu par la tradition que vous transmettez...' » (Mc 7, 1-11). Ici, Jésus lance un avertissement à ceux qui font passer les règles et les traditions avant l'être humain. Car pour lui, le commandement de Dieu, c'est demeurer attentif aux besoins de l'autre, de l'être humain à côté de soi. En Juif fidèle, il sait que tenir compte de Dieu, c'est tenir compte de l'autre (Ex 3, 7).

Contesté... mais toujours pertinent

En tant que chef de mouvement religieux², Jésus a été contesté car il remettait en cause des enseignements qui brimaient les « petits », les illettrés, les sans-pouvoir, les sans-voix, et les empêchaient ainsi d'accéder à Dieu. C'est à ce titre qu'il lance cet avertissement : « Prenez garde aux scribes qui occupent les premiers sièges... dévorent le bien des veuves et font pour l'apparence de longues prières » (Mc 12, 38-40). Cet avertissement demeure pertinent pour les tartuffes de ce monde. Prenons garde d'en devenir nous-mêmes et ayons à cœur de défendre les « petits » qui nous entourent.

 Pour aller plus loin

² Les spécialistes du Jésus de l'Histoire parlent maintenant du « mouvement Jésus ».



ENTRE IDENTITÉ ET ALTÉRITÉ: JUIFS ET SAMARITAINS AU TOURNANT DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

Jonathan BOURGEL

Professeur en études juives,
Université Laval

Pistes de réflexion p. 21



Liminaire

« Les Juifs, en effet, ne veulent rien avoir de commun avec les Samaritains » peut-on lire dans l'*Évangile de Jean* (4, 9). Cette note explicative, destinée à éclairer le sens et la portée de la rencontre de Jésus et de la Samaritaine au puits de Jacob (*Jn* 4, 4-42), ne reflète que partiellement la nature des relations judéo-samaritaines au tournant de l'ère chrétienne qui variait au gré de controverses sur l'origine, les croyances et les pratiques de la population de Samarie.

L'explication traditionnelle de l'origine des Samaritains

Alors que les Samaritains se considèrent comme des Israélites à part entière en tant que descendants des tribus d'Ephraïm et de Manassé, la tradition juive les définit comme issus des « Cuthéens » mentionnés dans le *Second Livre des Rois* (17, 24-41). Selon ce passage, les Assyriens, après avoir soumis le royaume d'Israël du nord, en déportèrent les habitants (721 av. J.-C.), qu'ils remplacèrent par des colons étrangers originaires notamment de Cutha en Babylonie. Mais comme ces derniers ignoraient le Dieu d'Israël, celui-ci, rapporte le texte biblique, envoya contre eux des lions qui les dévoraient. Les colons étrangers demandèrent alors au roi d'Assyrie de leur dépêcher un des prêtres israélites exilés pour leur enseigner comment adorer le dieu du pays. Ne renonçant pas pour autant à leurs pratiques anciennes, ils en vinrent donc à développer un culte syncrétique mêlant l'adoration de YHWH à celle de leurs propres idoles.

Cette scission aurait pour origine principale la controverse sur le lieu désigné par Dieu pour y être adoré.

Mont Garizim en Samarie ►



On trouve dans les écrits de Flavius Josèphe (1^{er} siècle apr. J.-C.) le plus ancien témoignage de l'utilisation de ce passage pour expliquer l'origine des Samaritains (*Antiquités judaïques* 9.288-91). De même, l'usage quasi systématique dans la littérature talmudique du terme « Cuthéen » pour les désigner dérive d'une interprétation similaire de 2 Rois 17, 24-41.

Toutefois, bien peu de spécialistes acceptent aujourd'hui le fondement historique de cette explication et il est généralement admis que le phénomène

samaritain procède d'un schisme intervenu au sein de la communauté d'Israël à une date plus tardive. Cette scission aurait pour origine principale la controverse sur le lieu désigné par Dieu pour y être adoré, Jérusalem selon les Juifs, et le Mont Garizim en Samarie selon les Samaritains.

L'hypothèse d'un schisme à la période perse

Certains chercheurs ont situé le schisme judéo-samaritain au cours de la période perse (538-332 av. J.-C.), après le retour de Babylone des exilés judéens. Selon eux, il

DOSSIER

17
.....
18

faudrait identifier comme Samaritains les “ennemis de Juda et de Benjamin” qui tentèrent d’empêcher l’érection du Second Temple de Jérusalem après que Zorobabel eut refusé leur concours (*Esd* 4). Cette proposition serait confirmée par la mention dans le livre de Néhémie (2, 10.19; 3, 33; 4, 1; 6, 1-2.5.12.14; 13, 28) d’un féroce opposant aux Juifs nommé Sanballat le Horonite, qui est peut-être le gouverneur de la province perse de Samarie cité dans des papyri originaires d’Éléphantine (Égypte) et du Wadi Daliyeh (Samarie). Or, Néhémie chassa l’un des fils du grand-prêtre de Jérusalem, Elyashiv, parce qu’il avait épousé la fille de Sanballat (*Néh* 13, 28-30). Dans la mesure où Néhémie justifia cette sanction par la nécessité de purifier le clergé de tout étranger, certains en ont déduit que les Samaritains étaient alors considérés comme non-Juifs. Mais l’interprétation de ces passages à la lumière des relations judéo-samaritaines est problématique puisque l’identification des « ennemis » des Juifs, et de Sanballat lui-même, comme étant formellement samaritains reste incertaine.

De plus, cette lecture a probablement été influencée par un récit similaire de Josèphe, selon qui un certain Manassé, frère du grand-prêtre Jaddus, fut expulsé de Jérusalem pour avoir épousé Nikaso, la fille du gouverneur de Samarie, Sanballat. Or pour s’attacher son gendre, Sanballat fit élever à son intention un temple sur le Mont Garizim à proximité de Sichem qui, ajoute Josèphe, devint le refuge des Juifs pécheurs. En dépit de leurs similitudes, le récit de Josèphe se distingue de Néhémie 13, 28 à deux égards: d’une part, il se situe au moment de la conquête du Levant par Alexandre le Grand (332 av. J.-C.), soit un siècle après Néhémie; d’autre part, il s’inscrit indiscutablement dans le cadre de la polémique judéo-samaritaine (comme en témoigne la condamnation du

temple de Garizim). Aussi, par un étrange développement, le récit de Josèphe, certainement inspiré du texte de Néhémie, aurait influencé l’interprétation couramment donnée à *Néh* 13, 28 en contribuant à l’inscrire dans une perspective anti-samaritaine. Bref, ce passage de Josèphe ne fait qu’ajouter à la confusion entourant sa description des Samaritains qu’il dépeint tour à tour comme des descendants de Cuthéens, puis comme une population mixte comprenant des Juifs apostats et enfin comme des colons sidoniens (*Antiquités judaïques* 11,344; 12,258.260.262). Ces descriptions n’ont en commun que le préjugé défavorable de Josèphe envers la communauté samaritaine.

Notons toutefois que l’existence d’un temple samaritain datant du 5^e siècle av. J.-C. a été confirmée par les récentes fouilles conduites sur le Mont Garizim. Dédié au culte de YHWH et servi par des prêtres se réclamant de la lignée d’Aaron, ce sanctuaire défiait par son existence même l’idéal de centralité et d’exclusivité prôné par le clergé du Temple de Jérusalem.

L’hypothèse d’un schisme à la période hasmonéenne

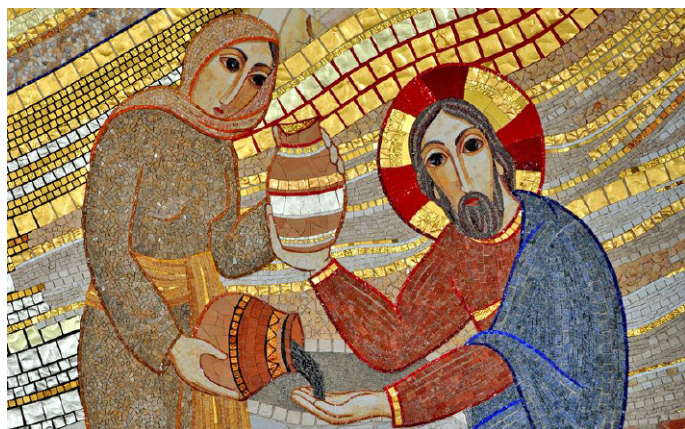
Aussi n’est-il pas surprenant que le souverain hasmonéen Jean-Hyrchan 1^{er}, grand prêtre à Jérusalem, ait fait détruire le sanctuaire de Garizim après avoir soumis la Samarie (vers 111 av. J.-C.; voir Flavius Josèphe, *La guerre des Juifs* 1.63; *Antiquités judaïques* 13.255-256; 275-281). De nombreux spécialistes ont vu dans cet événement la cause du schisme entre Juifs et Samaritains. Il est toutefois possible qu’en agissant ainsi Jean-Hyrchan 1^{er} aspirait en fait à contraindre les fidèles de YHWH au mont Garizim à adhérer au culte accompli à Jérusalem; mais son action ne fit qu’exacerber les tensions entre les deux communautés.

D’autres arguments ont été avancés pour situer à cette période l’émergence d’une identité proprement samaritaine. Ainsi, sur le fondement de manuscrits découverts à Qumran, on a daté à la fin de l’époque hasmonéenne (140-37 av. J.-C.) la production du Pentateuque samaritain. Les textes en question présentent en effet des similitudes avec la version samaritaine de la Torah; toutefois cette proposition a été critiquée puisque aucune spécificité propre au texte samaritain, telle l’insistance sur la sacralité du mont Garizim, n’apparaît dans les manuscrits en question. On ne saurait donc qualifier ces textes de « pré- » ou « proto-samaritains » comme certains l’ont proposé.

En tout état de cause, il est aujourd’hui courant de considérer qu’au 2^e siècle av. J.-C. le schisme entre Juifs et Samaritains était consommé, ces derniers constituant une communauté aux contours clairement établis, qui se définissait comme israélite et rendait un culte exclusif au Dieu d’Israël sur le mont Garizim.

Entre rupture et rapprochement

Les écrits de Flavius Josèphe donnent à penser que les relations judéo-samaritaines se détériorèrent sensiblement au cours du 1^{er} siècle apr. J.-C., Juifs et Samaritains allant jusqu’à s’opposer dans des affrontements sanglants (*La guerre des Juifs* 2,232-246; *Antiquités judaïques* 18,29-30; 20,118-136). Ce conflit culmina à la veille de la Grande Révolte (66-74 apr. J.-C.), lorsque des pharisiens radicaux déclarèrent les Samaritaines comme étant en perpétuel état de menstruation (*Mishnah Niddah* iv, 1). Cette affirmation équivalait à prohiber tout contact avec les Samaritains puisque, selon la lettre de la Loi biblique (*Lv* 15,19-24), une femme ayant ses règles était non seulement impure mais rendait impurs les personnes et les objets avec lesquels elle entraînait en contact.



*La référence de la Samaritaine
au patriarche Jacob
comme étant son ancêtre
suppose qu'aux yeux
du quatrième évangéliste
les Samaritains étaient
des Israélites de plein droit.*

Étonnamment, au cours des décennies qui suivirent la destruction du Temple de Jérusalem (70 apr. J.-C.) les rapports judéo-samaritains connurent un apaisement relatif. L'attitude complaisante de certains rabbis de l'époque, tel Rabban Gamaliel II, envers les Samaritains est à cet égard fort significative (*Mishnah Gittin* i, 5). De même l'apocalypse IV *Baruch* (ou *Paralipomènes de Jérémie*), composée par un Juif de Judée peu après 70 apr. J.-C., semble adopter une attitude plus conciliante à l'égard de la communauté samaritaine.

On ne peut que conjecturer sur les causes de ce changement: fut-il la conséquence des destructions successives des temples concurrents du mont Garizim et de Jérusalem? Ou bien procédait-il de l'apparition de villages mixtes judéo-samaritains, comme Kfar Othnai aux confins de la Galilée et de la Samarie?

Cette volonté de rapprochement n'était toutefois pas partagée par l'ensemble des Juifs, comme en attestent les positions anti-samaritaines défendues par Flavius Josèphe et certains *Tannaïm* tels Rabbi Eliezer (*Mishnah Shevi'it* viii, 10). Mais un fait demeure, les questions relatives au statut des Samaritains, à leurs origines, à leur degré de pureté rituelle et à leur attachement au mont Garizim étaient âprement discutées dans les milieux juifs de la fin du 1^{er} et du début du 2^e siècle apr. J.-C.

Les Samaritains dans le Nouveau Testament

Il est d'ailleurs remarquable que les quelques passages du Nouveau Testament traitant des Samaritains semblent participer de ces discussions, non seulement parce qu'ils sont exprimés d'un point de vue juif, mais aussi du fait de la variété des opinions qu'ils reflètent.

Ainsi, en interdisant à ses disciples de se diriger vers les païens et d'entrer dans "une ville de Samaritains", le Jésus de l'évangéliste Matthieu, excluait ces derniers de la maison d'Israël à qui il destinait sa mission (*Mt* 10, 5b-6).

L'*Évangile de Luc* affiche une position plus ambigüe. Dans la parabole du bon Samaritain (*Lc* 10, 25-37), ces derniers sont assimilés à une catégorie inférieure d'Israélites. En effet, le bon Samaritain est mis en opposition avec les classes supérieures des prêtres et des Lévites et non avec les Israélites dans leur ensemble. Par contre, dans le récit de la guérison des dix lépreux (*Lc* 17, 11-19), Jésus lui-même qualifie le Samaritain « d'étranger », c'est à dire de non-Israélite. Notons en outre qu'il n'est pas clairement établi si le Jésus de l'évangile de Luc, s'est lui-même rendu en Samarie; en effet, ce sont ses disciples qui sont envoyés vers un village samaritain, d'où ils seront d'ailleurs chassés (*Lc* 9, 52-56). Cette

ambivalence se retrouve dans le livre des Actes (1, 8; 8, 5-25) où les Samaritains se situent aux franges des mondes juif et païen entre lesquels ils constituent un point de passage pour la progression de la mission.

L'*Évangile de Jean* (4, 4-42) expose lui une opinion univoque sur les Samaritains, en opposition complète avec celle défendue par Matthieu. Il est en effet singulier que le Jésus de l'évangile de Jean enfrenne l'interdit prononcé dans un récit de Matthieu alors qu'il se rend dans « une ville de Samarie, nommée Sychar » (*Jn* 4, 5). En outre, la référence de la Samaritaine au patriarche Jacob comme étant son ancêtre suppose qu'aux yeux du quatrième évangéliste les Samaritains étaient des Israélites de plein droit. Non moins remarquable est le fait que dans ce passage, sont évoquées les principales questions sur les Samaritains dont discutaient les Juifs : leurs origines, leur état de pureté rituel (il n'est pas anodin à cet égard que Jésus accepte de dialoguer avec une femme samaritaine) et la controverse entre Garizim et Jérusalem. Cependant, bien que se plaçant d'un point de vue clairement juif (« le salut vient des Juifs », *Jn* 4, 22), la position de Jean, qui voit dans les Samaritains des Israélites à part entière et qui accepte les contacts avec eux sans la moindre réserve, est sans parallèle parmi les opinions alors exprimées.



«IL FAUT ALLER LÀ OÙ SONT LES GENS» AVI FINEGOLD, LE RABBIN NINJA DE LA TORAH

Entrevue avec
Avi FINEGOLD,
Rabbin et éducateur juif montréalais

François GLOUTNAY,
Journaliste,
Présence - information religieuse

Pistes de réflexion p. 21



Liminaire

Il est intéressant de savoir qui étaient les différents groupes juifs de l'époque de Jésus, mais encore plus de connaître ceux du Québec d'aujourd'hui. Qui sont-ils? Quelle est leur réalité? Comment s'ajustent-ils à la société d'aujourd'hui? Et quels conseils pourraient-ils donner, eux qui ont connu d'horribles drames collectifs, aux catholiques qui passent présentement à travers une période de crise? Voici quelques-unes des questions abordées par le rabbin Avi Finegold dans une entrevue menée par François Gloutnay.

6 MARS 2019

Avi Finegold, 41 ans, est un rabbin montréalais. L'an dernier, il était en poste à la synagogue Spanish and Portuguese de Montréal. Cette synagogue, la toute première érigée au Canada et le *premier* lieu de culte non-catholique au Québec, a fêté son 250^e anniversaire en 2018.

« Aujourd'hui, je célèbre toujours des mariages et des funérailles mais je réalise que beaucoup de gens ne veulent tout simplement plus entrer dans une synagogue. Ils souhaitent un autre mode de spiritualité », dit-il. « Alors, j'essaie de leur offrir ce service. »

Le rabbin Finegold donne toujours des cours, mais c'est à l'extérieur de la synagogue qu'il enseigne.

Un soir par mois, il invite même les gens, en utilisant les médias sociaux, à se rendre dans une microbrasserie montréalaise, chaque fois différente, pour un événement appelé *Bière et Bible*. « On jase, on commande une bière, on lit quelques chapitres – ces dernières semaines, c'est le Livre de Job qui est au menu –, on commente le texte, on se permet même de questionner certains passages. »

*« Peut-on être religieux
dans une culture
sécularisée?
Et comment être laïque
au travail, le jour,
sans perdre son
identité religieuse? »*

Avi FINEGOLD (Présence/François GLOUTNAY) ►

« J'organise aussi des offices du samedi matin davantage taillés pour les jeunes générations, les Milléniums », ajoute-t-il. Cette expérience de sabbat nouveau genre est appelée *Not too shabby Shabbat*, ce qui signifie grosso modo *Shabbat pas trop poche*.

« Finalement, je suis un rabbin ninja, un ninja de la Torah », lance-t-il, en souriant. « J'enseigne et je sors, je vais enseigner ailleurs. »

Aller vers les gens

Officiellement orthodoxe, le rabbin a une pratique quotidienne tout sauf orthodoxe.



Il rappelle que « pendant 2000 ans, le prêtre et le rabbin se plantaient dans la synagogue et dans le sanctuaire ». « Le prêtre et le rabbin disaient: "Tu viens chez moi". C'est comme cela la religion. »

« Mais aujourd'hui, ça ne fonctionne plus ainsi », constate le rabbin Finegold. « Les gens sont intelligents, ils réfléchissent, ils font des choix, y compris en ce qui concerne la manière d'être religieux. »

Il explique que « les imams, les prêtres et les rabbins de la nouvelle génération ont décidé de réinventer les services qu'ils offrent et d'aller là où sont les gens ».

ENTREVUE

20
.....
20

Le rabbin prend alors une pause et puis lance: « Si je peux me permettre, n'est-ce pas ce que Jésus a fait en son temps? »

« C'est lui qui allait vers les gens, à leur rencontre, que ce soit en Galilée ou à Jérusalem. » Il imagine que Jésus devait même annoncer ses prochaines visites ou séjours. « Je vais vers vous, vous qui avez besoin d'un message, et je vais tenter de vous l'offrir », aurait bien pu dire Jésus en son temps.

Voix multiples

Le rabbin Finegold est convaincu que la religion s'adresse à tous mais que le message qu'elle porte ne peut plus être identique pour tout le monde.

« Il y a 200 ans, dans le monde chrétien ou juif, on n'avait pas le choix du message. C'est le judaïsme, c'est ainsi, ou tu sors. »

Mais aujourd'hui, il existe une pluralité de voix. « Et je crois que c'est préférable d'avoir cette pluralité dans les religions parce qu'on ne veut plus d'un seul message. Un message unique, ça ne marche pas pour plusieurs individus. On veut une pluralité d'opinions, de possibilités, de méthodes et de moyens d'aller vers le Bon Dieu », affirme-t-il.

Il rappelle que le monde juif n'est pas monolithique. « Il est formé d'organismes variés et de dénominations. Il y a les juifs orthodoxes, les conservateurs, les réformistes. Une telle diversité, cela parle de la condition humaine du 21^e siècle », lance-t-il. « On a aujourd'hui plusieurs messages et il y a plusieurs façons d'être juifs, de vivre son judaïsme. »

Au Québec

Il a fallu aux juifs du Québec quelque 250 ans « pour trouver notre voix communautaire », dit-il. « Maintenant qu'on a cette voix, notre défi, c'est de l'exprimer dans le monde public, avec ses idées », estime-t-il.

Il pense notamment au débat sur la laïcité qui reprendra lorsque le gouvernement déposera un nouveau projet de loi à ce sujet. « Va-t-on enlever notre kippa, comme on l'a fait en France? », demande-t-il. « Ou va-t-on utiliser notre pouvoir politique pour dire qu'on veut porter notre kippa, que tous les symboles religieux sont valables et importants dans l'espace public? »

En fait, le principal défi qui concerne tous les citoyens, c'est celui d'être religieux dans un monde sécularisé, croit Avi Finegold.

« On vit dans une société qui a rejeté le catholicisme dans les années 1960. On vit dans une société sécularisée. »

Peut-on être religieux dans une telle culture? Et comment être laïque au travail, le jour, sans perdre son identité religieuse? Le défi des croyants, un défi qui n'effraie aucunement le rabbin ninja, sera d'apprendre à « naviguer entre ces deux pôles ».

Dialogue interreligieux

Cette navigation dans les eaux troublées de la société d'aujourd'hui s'enrichit du dialogue interreligieux, croit Avi Finegold. On a différentes expressions de Dieu mais on est tous tournés vers le même but. On aspire tous à vivre une vie honnête et éthique. « C'est ça le but de la religion », dit-il.

« La religion, ce n'est pas la pratique. La religion, c'est l'éthique. Et tous on aspire au même but. Le dialogue interreligieux aide à réaliser qu'on emprunte tous les mêmes chemins. »

État minoritaire

Au Québec, l'Église catholique est passé en peu d'années du statut d'Église majoritaire à celui de minoritaire. Le rabbin Finegold, qui a grandi à Montréal, a quitté cette ville pour aller étudier aux États-Unis, et y est revenu il y a quelques années, est bien conscient de ces changements. Aurait-il à ce sujet des conseils à donner aux catholiques?

« Faire partie d'une religion minoritaire, cela occasionne des tensions, c'est évident. Mais ces tensions sont bonnes car elles vous obligent à réfléchir chaque matin, chaque fois que vous posez un geste religieux, chaque fois que vous allez à la messe », dit-il.

« Je pourrais faire quelque chose d'autre. Ce dimanche matin, mes amis sont sur des pistes de ski. Alors pourquoi est-ce que moi, je me retrouve dans une église ce matin? »

Le rabbin estime que « cette tension est très bonne pour la vie religieuse. Cela la maintient en santé. »

Si des catholiques lui posaient la question directement, il n'hésiterait pas à leur conseiller de ne pas fuir devant cette situation. « Non, embrassez-la plutôt, aimez-la. Réalisez la valeur qu'elle va apporter à votre vie religieuse. Vous ne posez pas des gestes parce que tout le monde le fait. Vous les posez parce que vous y croyez », lance le rabbin Finegold.

Pistes de réflexion

Francine VINCENT et Geneviève BOUCHER

Ces pistes se rattachent au texte de chaque auteur de ce numéro.
Pour vous replonger dans un des articles,
cliquez sur le numéro correspondant.

**01 LES PHARISIENS DU TEMPS DE JÉSUS. BONS OU MAUVAIS GARÇONS ?**

Gérald CARON • PAGES 04-06

L'auteur, Gérald Caron, nous présente deux écoles de pensées chez les Pharisiens : un courant plus strict se référant à la maison de *Shammaï*, et un courant plus flexible se référant à la maison de *Hillel*.

- Quelles découvertes faites-vous à travers cet article ?
- Quels liens faites-vous entre l'une ou l'autre de ces maisons et Jésus ? Sur quelles paroles de Jésus vous appuyez-vous pour dire cela ?

02 LES SADDUCÉENS, CES OISEAUX RARES

Francis DAOUST • PAGES 07-09

L'auteur nous rappelle que les sadducéens, « ces oiseaux rares » perchés au sommet de la pyramide sociale, n'avaient pas reconnu en Jésus l'action de Dieu, qui se préoccupe toujours d'abord et avant tout des plus petits, des plus faibles et des plus vulnérables. Ils avaient oublié l'essentiel et le pouvoir illimité d'aimer de Dieu.

- Comme chrétiens et chrétiennes, nous croyons à ce Dieu présenté par et en Jésus Christ. En quoi cette foi vous engage-t-elle ?

03 JÉSUS ET LES ESSÉNIENS SELON J.P. MEIER

Jean DUHAIME • PAGES 10-12

La comparaison entre Jésus et les esséniens fait voir des ressemblances intéressantes, mais aussi des différences profondes.

- Quelles découvertes faites-vous à travers cet article ?
- Qu'est-ce qui vous rejoint dans ce qui différencie ou relie Jésus aux esséniens ?

04 JÉSUS, UN JUIF DÉRANGEANT

Christiane CLOUTIER DUPUIS • PAGES 13-15

Christiane Cloutier Dupuis affirme que ce qui a amené Jésus à remettre en question de nombreux rites, règles ou lois, c'est sa perception d'un Dieu qui se soucie de l'humain et sa conviction d'être à la fin d'un temps et au début d'un temps nouveau.

- En quoi cela peut-il être inspirant pour notre temps et pour notre Église ?

05 ENTRE IDENTITÉ ET ALTÉRITÉ : Juifs et samaritains au tournant de l'ère chrétienne

Jonathan BOURGEL • PAGES 16-18

L'auteur, après avoir fait un exposé historique sur les Samaritains, nous présente la perception des quatre évangélistes dans la relation de Jésus avec les Samaritains.

- Que retenez-vous de cette relation ?
- Qu'est-ce que cela vous dit de Jésus ?

06 « IL FAUT ALLER LÀ OÙ SONT LES GENS »

Entrevue avec Avi FINEGOLD, le rabbin ninja de la Torah, réalisée par François GLOUTNAY • PAGES 19-20

Avi Finegold affirme que le principal défi qui concerne tous les citoyens est celui d'être religieux dans un monde sécularisé. Il poursuit en disant que, dans un tel contexte, le défi des croyants sera d'apprendre à naviguer dans les eaux troublées de la société d'aujourd'hui en s'aidant du dialogue interreligieux.

- Comment réagissez-vous à cela ?



Suggestions de lectures pour mieux comprendre la Bible

par Jonathan GUILBAULT, éditeur, Novalis



* Cliquez sur l'icône



pour trouver ce livre sur internet.

Bien que l'appétit pour le livre religieux, au Canada francophone, se resserre chaque année depuis des décennies, certains crêneaux bénéficient toujours d'un lectorat fidèle. C'est le cas, entre autres, des ouvrages sur la Bible. Et c'est pourquoi, bon an mal an, chaque éditeur œuvrant dans le milieu religieux en publie quelques-uns.

Cette masse d'études et d'introductions suscite la créativité, celle-ci étant nécessaire pour se distinguer des compétiteurs. Dans cet article, j'aimerais présenter trois différentes approches récentes pour satisfaire la soif biblique de nos contemporains.



Tout d'abord, la collection *Ce que dit la Bible sur...*, portée par l'éditeur français Nouvelle Cité, et qui comporte plus d'une trentaine de titres à ce jour. La formule est simple : un expert provenant d'un domaine ou l'autre du savoir explore un thème ou un motif à la lumière des Écritures : le vin, l'argent, la pauvreté, etc.

L'intérêt d'une telle approche réside dans le fait que des textes rarement lus sont tout à coup scrutés à la loupe. Quant aux passages plus familiers, ils bénéficient d'un regard neuf, abordés par le prisme d'un thème bien précis.

Cependant, les limites apparaissent tout aussi rapidement : est-ce que l'on peut vraiment considérer que la présence d'un motif dans un texte biblique signifie que ce dernier témoigne du regard de Dieu sur ce motif ? Par exemple, le récit mettant en scène Sodome et Gomorrhe renferme-t-il bel et bien une « théologie de la ville » implicite ?

Le risque d'étendre indûment le champ d'action de l'inspiration, qui fonde l'autorité de la Bible, affleure donc de temps à autre dans cette collection, tout comme celui, indissociable des démarches pluridisciplinaires, de plaquer des catégories modernes sur les Écritures. Néanmoins, elle reste un moyen frais et accessible pour découvrir des trésors cachés et pour dépoussiérer notre rapport à certains textes que l'on croit à tort connaître sous toutes leurs coutures.



C'est à un type d'ouvrage bien différent que l'on a affaire lorsque l'on ouvre *La Bible : une encyclopédie contemporaine*, publiée par Bayard en France et par Novalis au Canada. Il s'agit d'un « beau livre », un *coffee table book* selon l'expression anglaise. Richement illustré, l'ouvrage se fait encore davantage grand public que la collection *Ce que dit la Bible sur...*

C'est manifeste dans l'organisation du contenu. Le terme « encyclopédie » est d'ailleurs quelque peu trompeur, car le livre n'est pas structuré selon un nombre exhaustif d'entrées alphabétiques; plutôt par dossiers à propos de ce qu'il faut savoir sur l'origine de la Bible, les contextes de rédaction et de transmission, l'état des recherches archéologiques, etc.

Le titre de certains dossiers fait parfois sourciller. Par exemple : « La Bible avait-elle raison ? » Il est évident que c'est là une question bien mal posée ! Mais justement, les éditeurs ont fait le choix d'honorer les questions réelles des gens, respecter leurs formulations boiteuses, avant de les déconstruire et de réorienter le regard du lecteur, de la lectrice. La valeur pédagogique d'une telle approche me paraît indéniable. Toutefois, elle semblera désagréablement décalée ou décevante pour un lecteur ou une lectrice recherchant soit un livre de référence complet, soit une introduction rigoureusement structurée, soit encore une nourriture spirituelle consistante.



Enfin, j'aimerais évoquer un autre type d'approche, bien incarné par *La marche dans la Bible. Nomadisme, errance, exil et pressentiment de Dieu*, de Jacques Nieuviarts, éditorialiste du *Prions en Église* français. À première vue, la proposition, au titre un peu sec, ressemble à celle de la collection publiée par Nouvelle Cité : ce que dit la Bible sur la marche, le déplacement, la migration, etc.

Cependant, la marche, dans le livre de Nieuviarts, est bien plus qu'un simple motif parmi d'autres : c'est une posture de foi, et une clé herméneutique pour comprendre l'ensemble des Écritures.

L'ouvrage se lit donc à la fois comme un commentaire de certains textes bibliques choisis en fonction d'un thème et comme un livre de spiritualité. Le regard de l'auteur se fait suffisamment englobant pour que le lecteur ou la lectrice se sente pérégriner dans les Écritures. Autrement dit, il ne s'agit pas principalement d'introduire à la connaissance des textes bibliques, mais de faire sentir le souffle de l'Esprit qui s'y promène.

Il aurait été possible d'énumérer et de décrire bien d'autres types d'ouvrages récents sur la Bible. Ce foisonnement témoigne non seulement de l'intérêt constant suscité par le Livre des livres, mais aussi de la pluralité des sensibilités, désirs et motivations de ses lecteurs et lectrices.

LE DIMANCHE DE LA PAROLE 2019

Dans la lettre apostolique *Misericordia et misera*, qui marquait la fin de l'année de la miséricorde, le pape François a exprimé le souhait que soit mis en place un *Dimanche de la Parole* lors duquel les communautés chrétiennes seraient appelées à renouveler leur engagement à diffuser, faire connaître et approfondir l'Écriture Sainte.

Afin de répondre à cet appel du pape, **SOCABI** a préparé quatre démarches qui portent sur la parabole du bon Samaritain (Lc 10, 25-37). Ces démarches s'adressent aux responsables de l'animation pastorale en paroisse ainsi qu'aux personnes, communautés religieuses, groupes de partage, familles qui désirent méditer, comprendre, célébrer et témoigner de la miséricorde de Dieu.



Les quatre activités ont été conçues pour être animées par des non-spécialistes de la Bible et à prendre place à l'extérieur de la célébration eucharistique. Il s'agit de quatre approches complémentaires à vivre sous des modalités différentes :

- une approche priante individuelle,
- une approche familiale,
- une approche spirituelle pour petit groupe,
- une approche analytique pour grand groupe.

Ainsi tous pourront y trouver la démarche qui correspond le mieux à leur situation.

Les quatre démarches sont disponibles **GRATUITEMENT**

www.socabi.org/dimanche-de-la-parole

Les quatre démarches sont accompagnées par un document d'introduction qui les présente brièvement. Toutes les démarches sont « prêtes à emporter ». Il suffit de les télécharger ou de les imprimer et le tour est joué! Vous trouverez également à la même adresse le document d'introduction et les quatre démarches du Dimanche de la Parole 2018, qui portait sur la parabole du Père riche en miséricorde.



Pour plus d'informations à ce sujet

directeur@socabi.org

(514) 677-5431

ACTUALITÉ LE SOCABIEN

24
24

FORMATION BIBLIQUE DIOCÉSAINE

Afin de répondre aux besoins en la matière, **SOCABI** travaille présentement à l'élaboration d'une formation biblique offerte aux diocèses francophones du Canada. En plus de promouvoir une meilleure compréhension de la Bible, cette formation a pour but, comme le souhaite le pape François, de faire de la Bible l'inspiration derrière toute l'activité pastorale de l'Église. En ce sens, cette nouvelle initiative de **SOCABI** ne se limitera pas à une simple transmission unilatérale des connaissances, mais favorisera une approche collaborative où les participants pourront contribuer au déploiement de la richesse de la Bible grâce à leurs propres connaissances et à leurs propres expériences personnelles.

SÉMINAIRE CONNECTÉ
26 AVRIL 2019 de 14 h à 15h30

La série des *Séminaires connectés* organisée conjointement par **SOCABI** et l'Université Laval se poursuit le 26 avril, alors que nous recevons Guy Bonneau. Celui-ci nous parlera de l'interprétation du texte de la Bible dans la peinture.

Les *Séminaires connectés* sont disponibles
GRATUITEMENT



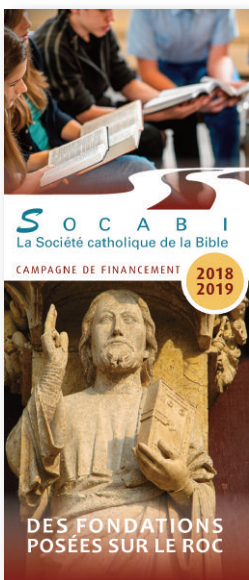
INSCRIPTION <http://eepurl.com/dlplbX>

CONNEXION <https://classevirtuelle.ulaval.ca/ruy5n6zhp61/?proto=true>

SÉMINAIRES ANTÉRIEURS https://www.youtube.com/channel/UCZL-wHSBekCVX_yFulKBA6MQ



CAMPAGNE DE FINANCEMENT



SOCABI poursuit sa campagne de financement 2018-2019. Celle-ci lui permet de continuer sa mission, d'offrir gratuitement des ressources telles que la revue *Parabole*, les *Séminaires connectés*, le parcours *Ouvrir les Écritures*, le *Dimanche de la Parole* et de travailler à la réalisation de projets tels que le *Festival de la Bible*, une formation biblique diocésaine et la publication de l'édition entièrement remaniée des *Évangiles, traduction et commentaires*. Tout cela grâce à l'objectif très raisonnable de 55 000\$ qu'elle s'est fixé.

Vos dons permettent à **SOCABI** de poursuivre sa mission, entamée depuis maintenant 79 ans, de favoriser la compréhension de la Bible et son interprétation en lien avec les défis sociaux et culturels d'aujourd'hui. Merci de soutenir **SOCABI** dans cette mission.



www.socabi.org/financement



SOCABI

2000, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, (Qc) Canada, H3H 1G4

M. Francis Daoust (514) 677-5431 directeur@socabi.org



Depuis ce matin-là

par Jacques GAUTHIER,

Prières pour toutes les saisons, Bellarmin, Montréal et Paris, 2007.

Depuis ce matin-là, au soleil levant,
le cœur s'habille de toi, le Vivant,
il te cherche au fond de l'âme,
attente amoureuse au tombeau vide,
habité de la joie pascalle.

Depuis ce matin-là, au point du jour,
le cœur est en fête de toi, l'Ami,
la pierre est roulée en secret,
chaque instant est un dimanche,
brûlé au cierge pascal.

Depuis ce matin-là, au jardin retrouvé,
le cœur se retire en toi, Jésus,
il brûle dans la plaie de ton côté,
se blesse au printemps de ton visage,
guidé de nuit par la nuée pascalle.

Depuis ce matin-là, au chemin partagé,
le cœur chante ton alléluia, Ressuscité,
il met sa prière au vert pour la route,
parole à l'auberge, pain du voyageur,
invité aux noces pascales.



Photo : Samuriah



Société catholique de la Bible
2000 rue Sherbrooke Ouest, Montréal
(Québec) H3H 1G4